

AVANT-PROPOS

(Lignes n° 22, 1994)

Comment un roman, semble-t-il sans le chercher, dit-il tout ? De l'état de son auteur, bien sûr ? Du nôtre aussi ? De celui que son auteur et nous partageons ? De l'état du temps que nous avons en commun ?

Le Syndrome de Gramsci de Bernard Noël est en cela un livre *politique*. Beaucoup plus que beaucoup qui voudraient l'être. Qui le chercheraient. Il est politique en ce sens, qui en effet ne se donne pas d'emblée, que le mal dont son narrateur se découvre atteint est celui dont l'époque est atteinte avec lui. On sait au juste assez peu quel mal, si même c'est un mal – peut-être existe-t-il des syndromes de maux qui n'existent pas encore ou qui n'existent plus. Si ce mal est celui de la mémoire qui manque et troue la langue ou s'il est de la langue elle-même qui est sans plus pouvoir accéder à sa mémoire. S'il est de la mémoire qui s'est fermée aux mots dont use la langue ou des mots qui dérobent la langue à sa mémoire ? Parler d'amnésie ne suffit donc sans doute pas. C'est d'un oubli plus profond qu'il est question que ne suffit pas à désigner l'amnésie. Un oubli qu'il n'est pour le moment possible de désigner que par ses manifestations pour que n'en soient atténuées ni la gravité ni l'ampleur (un oubli aussi profond ne peut qu'être contagieux). Qu'il suffise de dire que certains mots – mais il est de la plus grande importance que ces mots soient, à ceux auxquels ils se mettent soudain à se dérober, les plus chers, ou les plus chargés – ont à ce point été soustraits à toute postérité (soustraits par qui, par ce temps, c'est lui qui les évince d'une postérité possible) qu'il n'existe plus pour eux d'espace à occuper, même au sein des langues qui s'étaient jusqu'alors le plus fermement maintenues dans leur souvenir (n'est-ce pas ce contre quoi Hegel mettait en garde quand il disait que « *maintenir fermement ce qui est mort* » demande « *la plus grande force* » ?).

Le mot qui, dans la douceur d'une soirée toscane, se dérobe à la mémoire du narrateur de ce roman, le mot à l'oubli duquel celui-ci doit de se savoir atteint de ce mal, est un nom. L'oubli commence

par un nom. Non pas n'importe quel nom, mais le plus représentatif de tout ce que le narrateur pensait à ce moment-là et que ce nom aurait éloquemment désigné à son interlocuteur. Il faudrait donc en convenir : si ce nom est venu à lui manquer, c'est que cette désignation est devenue impossible. Comme si, avec la possibilité de désigner, disparaissait aussi la désignation. Comme si d'une chose disparue, la désignation l'était aussi.

Gramsci est ce nom. Et ce qu'il désigne (la révolution rêvée, le communisme perdu, l'engagement des intellectuels, l'antifascisme, l'Italie...) est en effet devenu sans objet. Ce nom est sans pouvoir survivre à la disparition de ce qu'il désignait. Il est sans pouvoir rien désigner qui n'ait pas disparu. En même temps, il n'y a sans doute pas moyen de faire disparaître une figure sans que celle-ci resurgisse masquée pour hanter l'espace dont on a tenté de l'évincer. Ce livre – magnifique – témoigne que l'art reste *l'intime* moyen d'atteindre l'Histoire. Au sens où Bataille dit, énigmatiquement, qu'intime est la question du communisme : « *ailleurs et autrement intime* ».

Michel Surya

RÉPONSE DE BERNARD NOËL

Le 31 mai 1994,

Je suis plus que touché par votre « Avant-propos » qui invente une manière tout à fait nouvelle de dire la rencontre d'un livre et son effet. Vous présentez, si je puis dire, la face et le profil de mon « syndrome » : ce qu'il expose et ce qu'il suggère. Et bien sûr, j'aime que vous suggériez ce qu'il a derrière la tête avec une sorte de tendresse tranchante qui, oui, me bouleverse. Gramsci est ainsi le nom d'un paradis perdu, où il ne faisait peut-être pas bon vivre, mais où vivre avait un sens.

(Bernard Noël & Michel Surya, *Sur le peu de révolution*, La Nerthe, 2020)